

1

Bombay.

Mes cinq sens furent comme pris d'assaut dès mon retour en ville. Poum. Poum. Poum. Les coolies commencèrent à sauter dans le train avant même qu'il ne se soit arrêté. Ils parvinrent à se faufiler à travers les passagers qui encombraient la porte en attendant de pouvoir descendre.

Je lançai un regard furieux au coolie qui venait de frôler ma poitrine au passage, mais il ne prit même pas le temps de lever les yeux. Je pestai contre moi-même. Pourquoi ne pas être restée tranquillement assise jusqu'à ce que tout le monde soit descendu ? Victoria Terminus était le dernier arrêt, le train ne risquait pas d'aller plus loin. Mais non, il avait fallu que j'aie m'entasser dans le passage, au milieu des voyageurs qui se pressaient les uns contre les autres comme dans un train de banlieue.

Je me retournai dans l'espoir d'échapper à la forte odeur d'huile au jasmin qu'exhalaien les cheveux de la femme devant moi. De fait, j'avais déjà commencé à ressentir des maux de tête à cause de la pollution, alors que notre train traversait Dombivali.

— Arrêtez de pousser, dis-je d'un ton sec à l'homme

derrière moi qui me donnait des coups de valise dans les jambes.

— Vous n’avez qu’à bouger de là, hein !

Les gens se dépêchaient, mais à la façon typique des habitants de Bombay, ils n’arrivaient nulle part. Les routes étaient inondées et un bus avait calé devant la gare, bloquant toute la circulation. On était en mars, il n’était pas censé pleuvoir, ni faire une telle chaleur si tôt dans l’année. Seulement c’était le cas.

Je jetai de nouveau un œil à ma montre. Une heure et demie s’était écoulée depuis mon arrivée à Victoria Terminus. Par la suite, j’avais passé une heure dans le train de banlieue de Victoria Terminus à Andheri, écrasée par la cohue de fin de journée. Et j’attendais maintenant le bus depuis trente minutes.

Mais je pouvais au moins m’estimer heureuse d’être protégée de l’averse par l’abribus, contrairement aux hommes chargés de pousser l’autocar sous la pluie, de l’eau jusqu’aux genoux. La tâche semblait impossible à accomplir, mais ils réussirent à le déplacer suffisamment pour laisser passer les véhicules à deux et trois roues. Je décidai alors de m’offrir le luxe exceptionnel d’un trajet en auto-rickshaw. Le salwar remonté au-dessus des genoux, je soulevai mes valises et sortis sous la pluie.

Je ne m’étais pas aperçue que la file d’attente était si longue. Dix-sept personnes faisaient la queue et pas un seul auto-rickshaw n’était disponible. Comme il n’y avait même pas d’abri à cet endroit, je patientai en dansant d’un pied sur l’autre sous la pluie battante. J’avais une terrible envie d’aller aux toilettes. Il y avait bien un MacDonal’d’s juste en face, mais je ne voulais

surtout pas perdre ma place dans la file d'attente, même si j'avais en plus l'estomac dans les talons. Mon seul désir était de rentrer à l'appartement. À l'appartement, surtout pas « chez moi ». Je ne pouvais pas appeler ça « chez moi », parce qu'en réalité, je n'avais pas vraiment de... Oh, la ferme, Paro ! Avec une profonde frustration, je regardai le bus tant attendu passer tranquillement devant moi, projetant de la boue sur la file d'idiots qui patientait sous la pluie. Et manifestement, c'était bien moi la plus idiote de tous.

Les mégots tachés de rouge à lèvres laissés un peu partout par ma colocataire m'insupportaient presque autant que l'odeur de cigarette froide qui flottait dans l'air. Était-elle donc allergique à l'oxygène ?

J'ouvris brutalement les fenêtres. Mais Shweta ne semblait pas faire la différence entre le claquement d'un battant et la musique de Metallica. Rien ne m'était plus insoutenable au monde que le heavy metal. J'avais cependant renoncé à lui demander de baisser le volume. Ses principes étaient clairs : puisqu'elle payait aussi ses deux mille roupies par mois, elle était en droit d'écouter de la musique quand ça lui chantait.

En outre, elle ne se lassait jamais de me rappeler qu'elle habitait là bien avant que je fasse partie du paysage.

Voilà donc où j'en étais, réduite à payer un loyer de deux mille roupies par mois pour une petite chambre miteuse, équipée d'un lit à deux places, de cinq grands placards et d'une Shweta.

— Et de quatre miroirs. Une chambre très agréable, avait affirmé l'agent immobilier avec un large sourire, lors de notre première visite.

Je lui avais répondu avec hésitation que je n'avais pas besoin de quatre miroirs, ni même de cinq placards, mais il s'avéra que la propriétaire s'en servait pour entreposer ses propres affaires. Shweta et moi devions ranger nos vêtements sur une étagère en bois qui masquait la moitié de la fenêtre. Nous étions cependant loin de regretter la vue : la baie vitrée donnait sur un égout à ciel ouvert qui s'écoulait deux étages plus bas. Le plus gênant dans cette chambre, c'était surtout que nous devions partager le même lit. Mais que pouvais-je y faire ? Il m'avait été impossible de dénicher une autre location lors de mon arrivée à Bombay neuf mois plus tôt.

Enfin, nous avions au moins droit à notre propre salle de bains. Une fois sous la douche, un soulagement béat m'envahit au contact de l'eau froide sur ma peau. J'aurais pu rester là toute ma vie, enveloppée dans ce cocon translucide qui m'aliénait de tout, y compris du martèlement de la musique... Mais était-ce Metallica ou bien quelqu'un qui frappait... ? Je fermai le robinet et jetai un coup d'œil par la porte.

— Ton patron au téléphone, cria Shweta par-dessus le vacarme.

Je me séchai rapidement et dus renfiler mon ensemble souillé et humide. Le téléphone se trouvait dans le salon et la propriétaire avait décrété que les chemises de nuit n'étaient pas admises hors de notre chambre.

— Il a appelé plusieurs fois quand tu étais chez ta mère, j'ai oublié de te le dire, ajouta Shweta.

— Merci beaucoup, ironisai-je à voix basse.

— Bonjour monsieur, je suis désolée de vous avoir fait attendre, monsieur, je viens de rentrer...

— Paro ! Comment vas-tu ? retentit sa voix chaleureuse.

— Bien, je vais bien, répondis-je en ajustant la dupatta sur mes épaules.

Le propriétaire me regardait fixement derrière son journal. Peut-être sa femme avait-elle vu juste en interdisant les chemises de nuit en dehors de notre chambre.

— Que s'est-il passé ? demanda monsieur Bose. Raghu m'a dit que tu semblais complètement dépassée sur le plateau et que tu étais partie au beau milieu du tournage pour la crème Silkina, après avoir fondu en larmes. Que t'arrive-t-il ?

— Je... euh... j'ai juste quelques problèmes personnels, monsieur.

— De quoi s'agit-il ? Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Non... je ne sais pas...

Ce soutien inattendu m'émut aux larmes.

— J'ai une idée, pourquoi ne pas me rejoindre ce soir pour le dîner ? Il y a cet endroit près de chez toi... Si ton numéro de téléphone commence par 2624, c'est que tu habites à Andheri, n'est-ce pas ? Ils y servent d'excellents plats mexicains. Rien de tel qu'un repas savoureux pour voir les choses du bon côté.

Il suffisait de regarder monsieur Bose pour constater qu'il appliquait à la lettre ses propres conseils : son physique était celui d'un bon mangeur. Mais si la nourriture lui procurait de généreuses calories, il en tirait également une sensation de bien-être manifeste. Le visage radieux, il empilait les enchiladas sur mon assiette et m'intimait d'oublier mon régime, affirmant que dans la réalité, les Indiens préféraient les femmes

rondes. Selon lui, la taille mannequin n'avait d'intérêt que sur un écran. Et il connaissait bien le sujet, comptant parmi les réalisateurs de publicité les mieux payés de tout le pays.

J'étais vraiment touchée par son inquiétude, en fait. Après tout, je n'étais que l'assistante du directeur artistique de sa société. Au bureau, tout le monde se félicitait d'appartenir à « une seule et même grande famille » et nous l'appelions le père Noël à son insu, à cause de son apparence. Mais pour la première fois, je constatai combien il tenait à nous. Assis face à moi, monsieur Bose ne mangeait rien et dégustait tranquillement sa boisson, tout en surveillant mon assiette pour me resservir chaque fois qu'elle était vide.

J'en étais à ma troisième enchilada, lorsque j'éclatai soudain en sanglots. Sans savoir comment me sortir d'une telle situation, je continuai à mâcher à travers mes larmes, terriblement embarrassée.

Monsieur Bose vint s'asseoir près de moi et m'entoura de son bras dans un geste de réconfort. Aucun autre client ne pouvait nous voir, car notre table était située dans un angle. Mais le serveur en livrée blanche s'éloigna discrètement, et je me demandai ce qu'il pouvait bien s'imaginer. Vu l'accueil que lui avait réservé l'hôtesse, monsieur Bose devait être un habitué de ce restaurant de luxe.

— Je suis désolée, dis-je en essuyant mes larmes avec les manches de ma kurta.

Comme d'habitude, je n'avais aucun mouchoir sur moi. C'est alors seulement que je pensai à la grande dupatta blanche et épaisse autour de mon cou. Quelle idiote.

— Aucun problème. Ça fait parfois du bien de pleurer, de laisser s'exprimer ses émotions.

Après un moment, il reprit :

— C'est à cause de Karan, n'est-ce pas ? Vous avez eu une petite querelle d'amoureux ?

Je secouai la tête et baissai tristement les yeux vers mon assiette. Ainsi donc il était au courant, lui aussi. Mais bien sûr qu'il l'était. J'avais rencontré Karan alors qu'il tournait une publicité pour monsieur Bose. Notre aventure n'avait été un secret pour personne. Comment pouvais-je croire que personne n'apprendrait notre rupture ?

— Tu prends ce problème très au sérieux maintenant, mais d'ici deux ou trois semaines, quand vous vous serez embrassés et réconciliés, vous oublierez la raison même de votre dispute, m'assura-t-il en avalant une gorgée de sa vodka-orange.

Je restai silencieuse, et les mains sur le visage, me pressai doucement les yeux. Même si Karan et moi parvenions à nous réconcilier un jour, je ne pourrais jamais oublier l'avortement, bien que parfois, celui-ci me parût complètement irréel. Je n'avais même pas réussi à croire que j'étais vraiment enceinte, après avoir reçu les résultats du laboratoire...

Je m'essuyai le visage à l'aide de ma dupatta et parvins à lever les yeux vers monsieur Bose. J'essayai de penser à un problème lié au travail dont nous pourrions discuter tous les deux. Rien ne me vint à l'esprit, alors je me redressai sur ma chaise et tentai de faire bonne contenance. Mais il me regardait avec tant de compassion que je dus me mordre les joues pour ne pas de nouveau éclater en sanglots.

— Ça va, ma belle.

Il me caressa le bras dans un geste de réconfort.

— Ça ne sert à rien de refouler ses émotions.

— Je suis désolée...

Je pleurais encore.

— C'est tellement stupide... Je suis complètement perdue, je ne sais pas...

— Ne t'inquiète pas, tout va bientôt s'arranger. Les querelles, ça arrive...

— Ce n'est... ce n'est pas une querelle. Nous n'avons pas rompu à la suite d'une dispute. Karan m'a appelée une semaine après l'av... Il m'a appelée un jour pour m'apprendre de but en blanc qu'il voulait me quitter.

— Oh, les amoureux passent leur temps à se dire ce genre de choses. Ça ne signifie presque rien. Tiens, aujourd'hui encore, quand on se dispute, ma femme déclare que notre mariage est terminé et part comme une furie chez sa mère. Alors je savoure le calme de la maison pendant deux ou trois jours, et puis je vais la flatter et l'amadouer pour qu'elle revienne. Il faut bien un peu de piment dans une histoire d'amour, n'est-ce pas ?

— Non, non, il ne s'agit pas de cela. C'est bel et bien terminé entre nous. Je n'ai pas voulu le croire non plus lorsque Karan me l'a annoncé. Je n'ai pas cessé de... l'appeler. J'ai même fini par aller chez lui...

Je me mordis les lèvres à l'évocation de ce terrible après-midi. Karan faisait les cent pas autour de la pièce, gesticulait, crachait des mots qui n'avaient presque aucun sens, tandis que je restais assise sur le canapé, trop désorientée pour me disputer avec lui.

— Il n'avait qu'une attirance physique pour moi, poursuivis-je sourdement, en m'essuyant le visage. Il l'a dit lui-même. De façon tout à fait claire et directe.

C'est moi l'idiote, je l'aime... je l'ai aimé sans aucune mesure, je n'ai jamais pensé... je continuais à espérer... même après avoir entendu dix fois que c'était terminé... qu'il se rendrait compte qu'il m'aimait vraiment, qu'il m'appellerait pour me dire : « Paro, j'ai fait une terrible erreur, s'il te plaît, pardonne-moi et marions-nous... »

Je me tus avec le sentiment d'avoir parlé comme une gamine idiote. Mais quand je levai les yeux vers monsieur Bose, il ne se moquait pas de moi. Même s'il ignorait tout de l'avortement, il semblait comprendre ce que je traversais.

Il m'offrit la vodka-orange que le serveur avait placée devant lui. Peu habituée à boire, j'acceptai quand même le verre avec un soupir et haussai les épaules. J'avais toujours aimé le jus d'orange.

Je le bus à petites gorgées, en prenant l'air désinvolte, puis demandai à monsieur Bose avec hésitation :

— Est-ce qu'il vous serait possible... de lui parler... ?

— Je pourrais le faire, mais je crois que ça ne servirait à rien. Karan n'est pas... du genre à se marier. En tout cas pas maintenant, pas d'ici cinq ou six ans à mon avis, dit lentement monsieur Bose, en caressant sa barbe. Peut-être que quelqu'un aurait dû... te prévenir quand tu as commencé à sortir avec lui. Tu n'avais pas eu d'autres aventures avant ?

Je haussai les épaules.

— Je viens d'une petite ville, alors sortir avec un garçon était hors de question... Le seul homme dont j'aie été secrètement amoureuse était mon professeur de graphisme. Pendant trois ans, j'ai assisté à tous ses cours, assise au premier rang. En fait, la plupart des filles de ma classe étaient folles de lui.

J'eus un petit rire et secouai la tête.

— Mais il s'est marié lorsque nous étions en dernière année. Sa femme est très belle. C'est une Bengali.

— Oh, mais tu es très belle aussi. D'ailleurs, tu as même un peu l'air bengali, dit-il pour me dérider. D'où viens-tu exactement ?

— Amravati.

Je souris faiblement en prononçant le nom de ma ville natale.

— Et que fait ton père ?

— Papa est décédé. Quand j'avais environ sept ans.

— Oh, je suis désolé.

Je hochai la tête.

— Maman est employée de banque.

Chacun de nous but quelques gorgées en silence.

— Comment ai-je pu me montrer aussi stupide, j'ai même parlé de Karan à maman, après être tombée amoureuse de lui. Elle ne cesse de me demander quand nous avons l'intention de nous marier, si elle doit aller trouver ses parents. Je ne lui ai pas dit que nous avons rompu, au cas où il souhaiterait qu'on se réconcilie...

Je me massai le front, puis levai les yeux vers lui.

— Vous devez me prendre pour une idiote, non ? Je me conduis n'importe comment.

— Je suis passé par là moi aussi, je sais ce qu'on ressent, dit doucement monsieur Bose. À l'université, je sortais avec cette fille, Moloysree. Je l'appelais Molu. Elle était tellement belle, pas un mannequin ne lui arriverait à la cheville aujourd'hui. Et sa voix était si douce. Elle apprenait les chansons de Rabindranath